

Chers amis, chère Anne-Lise,

Je remercie d'abord chaleureusement Françoise Samson de m'avoir invitée à parler ici. Même si je n'ai plus vu Anne-Lise depuis longtemps, je suis sans doute la seule ici avec Maria Landau, à l'avoir connue très jeune, et, pour moi dans mon enfance. En outre, je suis heureuse d'être ici en compagnie d'Odile et d'Anne-Marie Leclaire, les deux filles de Serge Leclaire, l'homme qui, après son père et plus encore que Lacan, compta tout au long de sa vie. Le compagnon, puis l'ami, l'ami souvent silencieux auquel par ailleurs je dois tant : sans lui, en effet, je n'aurais jamais pu avoir eu accès aux archives de l'histoire de la psychanalyse. Sans lui et sans Wladimir Granoff qui comptait aussi beaucoup pour Anne-Lise.

Je conserverai le souvenir de cette Anne-Lise d'avant 1968, de celle qui, soutenue par Jenny Aubry, ma mère, prétendait affronter l'ordre médical. Toujours élégante, belle — on l'oublie souvent — avec ce physique de femme de la bonne bourgeoisie tirée à quatre épingles et dont les apparences étaient le contraire de ce qui se passait en son for intérieur : une tempête permanente.

Et dans cette équipe médicale, avec laquelle elle a travaillé tant d'années, de 1953 à 1968, de la Policlinique du boulevard Ney à l'hôpital des Enfants-Malades, elle incarnait une rébellion permanente contre la médecine la plus avancée de cette époque : elle voyait en chaque médecin une sorte de Mengele, celui qu'elle avait croisé sur la rampe avec sa badine. Combien de fois elle me l'a dit.

Et déjà, et en permanence, elle invoquait sa déportation, son passage par l'extermination, pour expliquer cette attitude. Comme si la médecine était pour elle — comme d'ailleurs l'Histoire avec un grand H., dont elle avait horreur — ne pouvait être qu'une trahison permanente de la vraie vérité, celle de la psyché, celle de la psyché d'Anne-Lise. Ceci est d'ailleurs à rapprocher de cette aporie qu'elle avait fait sienne : on ne peut pas être psychanalyste après avoir été déporté mais on ne peut pas le devenir sans avoir été déporté, et qui apparaît dans le beau livre organisé par Nadine Fresco et Martine Leibovici : *le Savoir-déporté*.

Aussi bien était-elle avec un tel discours condamnée à ne jamais être acceptée dans le milieu médical, d'une part, et je dirais même auprès de ceux qui, Juifs et résistants, ou résistants ou autres qui n'avaient pas été déportés et qui étaient devenus psychanalystes. C'était le cas de ma mère, Jenny Aubry, juive, résistante, non déportée et qui m'a élevée dans le culte

de la Résistance, sans jamais me dissimuler l'existence de l'extermination à laquelle elle avait échappé, contrairement à ce qui se passait dans les familles juives ayant été victimes de la déportation. Je faisais partie des enfants qui savaient, qui savaient ce à quoi ils avaient échappé.

Et c'est là, au cœur de l'institution médicale, qu'Anne-Lise a donné, cliniquement, le meilleur d'elle-même. Car elle était la seule à pouvoir s'occuper jusqu'au bout, et comme analyste, d'enfants condamnés à mourir, atteints de maladies organiques graves, voire en phase terminale. Beaucoup pensaient à l'époque que pour ces enfants malades et condamnés, hospitalisés, une psychothérapie n'était pas nécessaire, voire nocive, risquant de remuer inutilement des souvenirs enfouis et de faire souffrir l'enfant et la famille. Jenny Aubry ne le pensait pas et Anne-Lise non plus puisque pour elle seule comptait le psychisme. Elle fit des « miracles » : non pas qu'elle sauva des enfants de la mort, comme elle le croyait, mais elle les aida à mieux mourir, sans doute parce qu'elle avait la conviction qu'ils ne mourraient pas...

Anne-Lise se plaignait toujours de ne pas être reconnue par le milieu analytique, elle se vivait comme étant à elle seule l'histoire de la psychanalyse, l'histoire du siècle, l'histoire de l'histoire de la psychanalyse. Elle ne comprenait pas que je sois devenue historienne. Elle méprisait l'histoire mais elle la désirait : elle désirait être inscrite dans l'histoire à condition d'être la « cause » de l'histoire, sa fondatrice, sa seule actrice. Elle m'a donc posé de sérieux problèmes quand il a fallu que je reconstitue la sienne. Elle voulait et ne voulait pas et il fallait que je fisse comme elle voulait, ce que je ne voulais pas. Quand enfin, elle a eu un recueil de ses textes, elle se plaignit encore de ne pas être reconnue : et pourtant ce livre fut salué par toute la presse et par un grand historien, mon ami, Pierre Vidal-Naquet...

Nous avons en commun d'être les filles de la psychanalyse, d'être enfants de la psychanalyse, elle par son père, moi par ma mère : elle adorait ma mère qui lui avait reconnu du génie mais elle ne comprenait pas ce qu'était l'amour d'une fille pour sa mère et réciproquement : elle l'entrevoyait pourtant. Et elle me stupéfiait par ses interprétations sauvages, sa manière de lire l'inconscient chez chacun, de ne pas avoir de surmoi. Et une fois sur deux elle se trompait, ce qui veut dire qu'une fois sur deux, elle visait juste. Entre elle et moi ce fut une assez longue histoire, conflictuelle mais riche, une histoire de tous les moments et pendant vingt ans, nous dînions ensemble, chaque 21 janvier, pour célébrer dans un restaurant, la mémoire de Jenny : Moustapha Safouan, Ginette Raimbault, Raymonde

Bargues, Marcelle Geber, Henri Roudier, bien d'autres encore, conviés à la même table...

Je la croisais sans cesse entre La Closerie des Lilas et La Rotonde car elle aimait par-dessus tout Montparnasse, les bistrotts, la vie intellectuelle parisienne qu'elle suivait assidûment, même en ayant l'air de la mépriser... Et puis, il y avait son enseignement que je n'ai pas suivi — j'avais le mien — et dont elle me parlait souvent. À chaque rencontre, nous constatons que nous n'avons aucun goût commun et que nous n'aimions pas les mêmes films : j'aimais par-dessus tout *Les damnés* de Visconti et *La liste de Schindler*. Impossible d'en parler.... Peu importe, j'aimais Anne-Lise telle qu'elle était.

Après la mort de tous ceux qui l'avaient tant soutenue, quelque chose de l'histoire de la psychanalyse lui échappa complètement. Elle ne pouvait pas admettre que la psychanalyse fût devenue non-européenne, c'est-à-dire, pour elle, non allemande et non juive, conséquence de sa certitude que l'on ne pouvait pas être psychanalyste sans avoir été déporté et qu'on ne pouvait pas l'être en l'ayant été. Discussions interminables...

En 2000, lorsque René Major et moi, avec Jacques Derrida, nous avons organisé ce très bel événement, les États-Généraux de la psychanalyse, qui réunissaient des psychanalystes de 32 pays, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, elle était furieuse mais elle voulait en être. Furieuse parce que, à ses yeux, Derrida ne pouvait pas incarner la psychanalyse, pas assez juif pour elle, pas allemand, pas analysé, pas européen de la *Mittleuropa*, Major non plus, pas lacanien (selon ses vœux), pas juif pas allemand, même s'il était un intime de Leclair, et moi non plus : pourquoi ? Parce que l'historienne que j'étais devenue, ce n'était pas *sa* psychanalyse. Éternel débat.

Que faire ? Elle exigea d'être présente et bien entendu j'acceptai. Mais la langue allemande, la langue de Freud, en tant que telle, n'était pas présente, car tous les allemands invités parlaient parfaitement le français ou l'anglais, et pour les traductions simultanées nous avions le portugais, l'espagnol, l'anglais...

Elle me dit qu'elle prendrait la parole en allemand pour réparer cette absence qu'elle vivait comme une offense, oubliant d'ailleurs que nous avions invité un Autrichien de Vienne qui parla admirablement de Freud, en allemand et en français, pour justement évoquer l'idée que la psychanalyse existait encore à Vienne, si peu hélas... Elle ne le connaissait pas et pourtant, en plus d'être freudien et viennois, il était lacanien.

Finalement, elle prit la parole en français, éclata en sanglots, comme toujours, en évoquant les camps et sa déportation. Et sa présence fut saluée par une ovation. Elle ignorait que les psychanalystes présents, en majorité des latino-américains, savaient se souvenir de leurs origines européennes et connaissaient l'histoire de la psychanalyse. Elle n'en fut point convaincue. Mais peu importe.

Je te rends hommage ici, Anne-Lise, merci d'avoir écrit ce que tu as écrit en 1969, à propos de *L'univers contestationnaire*, livre honteux écrit par deux psychanalystes juifs qui se pensaient les seuls représentants d'une psychanalyse qu'ils voulaient purifiée de toute influence extérieure, c'est-à-dire de toute trace de lacanisme, de toute trace de rébellion originelle, et finalement de toute trace de freudisme et de judéité. Ce fut un grand moment pour ma génération, quand tu as signé contre ce livre une lettre dans le *Nouvel Observateur* : ce fut un événement marquant et historique.

Je te salue Anne-Lise.

Élisabeth Roudinesco¹

¹ Texte d'hommage lu à la Chambre funéraire des Batignolles, le 21 mai 2013. *NDLR*.